

droit, des ongles fins et transparents comme ceux d'une véritable main de marquise, car on en avait pris un soin extrême, une fossette au menton, le pli particulier de sa bouche, alors que la mutine enfant abusait avec coquetterie de son autorité sur ceux qui l'aimaient, et Dieu sait si le nombre en était grand! La mère désolée détaillait chaque trait, mimait les gestes, imitait le son de sa voix et jusqu'aux colères de Rose.

On l'écoutait, on croyait voir l'enfant. Chacun pleurait et n'osait arrêter l'élan effrayant de cette douleur empoignante.

Aux premiers rangs de la foule serrée autour de Mme Bernard se tenaient deux jeunes gens qui paraissaient l'écouter avec l'attention la plus vive.

L'un pouvait avoir un peu plus de vingt ans, et était vêtu comme un fils de la bourgeoisie aisée. C'était un étudiant venu à Paris pour achever ses études, et se nommant Guillaume Brune. Son père, avocat au présidial de Brives-la-Gaillarde, fut un ami du mien, et Brune lui-même est l'un de mes intimes.

Son compagnon, celui qui paraissait prendre un intérêt non moins sincère que le sien aux douleurs de la pauvre Mme Bernard, était plus jeune de quelques années, et portait l'uniforme des soldats de royal-infanterie; j'ai su depuis qu'il s'appelait Nicolas.

L'étudiant et le soldat, touchés jusqu'aux larmes par le récit des malheurs de la mère désespérée, avaient essayé, mais en vain, de ramener le calme dans son esprit.

Mme Bernard n'écouait rien, ne voulant parler que de sa fille, et chaque fois que l'on avait fait mine de l'arracher à ce lieu témoin des causes de sa douleur, elle avait poussé les cris les plus déchirants.

Enfin un jeune homme, un ouvrier de son mari, je crois, accourut annoncer le retour à la maison du pauvre teinturier.

—C'était moi, dit Jean.

—Alors, fit Danton en s'interrompant dans le récit qu'il allait continuer, puisque vous étiez là, mon ami, vous devez savoir mieux que moi ce qui se passa.

—Oh! monsieur, dit l'ouvrier teinturier en devenant rouge d'émotion de se voir ainsi le point de mire de tous les regards que ces paroles venaient d'attirer sur lui, oh! monsieur, vous savez aussi bien que moi tout cela, et vous le dites bien mieux que je ne pourrais le faire...

—Que devint la pauvre femme? demanda Michel avec la fièvre de l'impatience.

—Brune et le soldat, reprit Danton, pour parvenir à déterminer le départ de la pauvre mère et pour la calmer un peu, lui jurèrent solennellement, en présence de la foule attendrie, de se consacrer dès ce moment à la recherche de l'enfant dérobé, d'entraîner avec eux vers ce but leurs amis et leurs camarades, et de dépenser s'il le fallait, pour l'atteindre plus vite et plus sûrement, leurs peines, leur temps et leur argent.

Les dames de la halle formaient un cercle pressé autour de la malheureuse femme, et les témoignages de la plus tendre affection, de la plus sincère compassion lui étaient prodigués de toutes parts.

Trois marchands de marée proposèrent, dans leur entraînement, d'aller faire dire une messe à Saint-Eustache pour protéger la réussite des recherches auxquelles allaient se livrer l'étudiant et le soldat.

Le peuple, messieurs, continua Danton, a des superstitions respectables, des élans de sensibilité qu'il regarderait comme un sacrilège de ne pas suivre lorsqu'ils parlent en lui. Cette messe prenait le caractère d'engagement sacrée; c'était la ratification d'un serment solennel; tous les assistants applaudirent à la proposition faite, et s'élançèrent vers l'église, entraînant avec eux Mme Bernard.

Marat sourit d'indifférence.

—La messe dite et pieusement entendue, poursuivit l'avocat, Mme Bernard fut reconduite chez elle. Son mari, malade, était au lit; la pauvre femme fut contrainte de s'y mettre également.

Ce fut le soir, c'est-à-dire avant-hier, que Brune vint me raconter cette histoire et me demander mes avis, et c'est pour m'assurer que ces avis donnés par moi sont bons que je vais à mon tour consulter à cette heure mon ami Robespierre, l'un des cœurs les plus humains que je connaisse.

—Mais M. et Mme Bernard? demanda Augereau.

—Ils sont toujours malades de chagrin, répondit Jean. Un de leurs parents a dû même venir se mettre à la tête de la teinturerie qu'ils sont incapables en ce moment de diriger.

—Et la jolie mignonne?

—Jusqu'à ce jour, pas de nouvelles.

—Et l'étudiant? et le soldat?

—Ils continuent probablement leurs recherches.

—Vous voyez, monsieur, dit Danton en s'adressant à Léonard, que cette histoire, dont je viens de vous faire part, peut faire pendant avec la vôtre.

—Mais, fit observer le coiffeur, qui soupçonne-t-on? qui accuse-t-on? quel intérêt a pu être mis en jeu pour l'enlèvement de cette petite fille?

—Quelle famille noble qui a eu besoin d'un enfant, dit Marat avec une expression farouche.

—Un garçon, cela se comprendrait encore, mais une fille!

—Il se passe d'étranges scandales dans certaines petites maisons de grand seigneur.

—Oh! fit Michel avec un geste de réprobation énergique. Marat haussa encore les épaules.

En ce moment on approchait de Versailles. Le cocher du carabas, fuisant pleurer sur ses maigres chevaux un véritable déluge de coups de fouet, hâta leur marche lente, et la voiture roulait lourdement avec un bruit désagréable de ferraille sur le pavé assez bien entretenu de la voie royale.

Bientôt les grilles furent franchies, et on entra dans la ville aristocratique par excellence.

Chacun des voyageurs s'était enveloppé dans un silence profond, même le coiffeur, dont le bavardage avait été incessant durant les deux premiers tiers de la route.

Les deux histoires mystérieuses et terribles racontées successivement par Léonard et par Danton, avaient paru avoir vivement impressionné tous les esprits, et les auditeurs s'isolant mutuellement par la pensée, semblaient absorbés dans de tristes réflexions.

Pendant le carabas avançait rapidement, et déjà à l'extrémité de l'avenue de Paris se dressaient les imposantes bâtisses de cette résidence célèbre adoptée depuis plus d'un siècle par les rois de France, ce palais de Versailles né d'une fantaisie de Louis XIV, et "de ce plaisir superbe, a dit Saint-Simon, de forcer la nature, que ni la guerre la plus pesante, ni la dévotion ne purent étouffer."

En 1775, quoiqu'on fût à la veille des événements les plus terribles, Versailles n'avait rien perdu de son faste royal et brillait même d'un éclat plus puissant.

La noblesse menacée, obéissant à cette folie qui semblait

s'être emparée d'elle et qui lui faisait fermer les yeux et les oreilles en face des dangers de l'avenir et en présence des indices les plus funestes, la noblesse étalait son luxe effréné, comme si elle eût hâte de jouir des derniers jours de triomphe qui lui restassent.

Versailles était encombré d'un monde de valets aux livrées éclatantes, de soldats suisses, de gardes-du-corps qui allaient, venaient, flânaient, s'arrêtaient, discouaient, péroraient sous les grands arbres des avenues, qui dans les rues spacieuses, qui à la porte des établissements publics ou des hôtels des seigneurs.

Les Parisiens du dix-neuvième siècle, habitués à voir Versailles toujours triste, désert et silencieux, ont peine à s'imaginer ce qu'était au siècle dernier ce royal séjour.

Les carrosses dorés, les chaises à porteur, les vinaigrettes, les cavalcades se succédaient, se croisaient sur la chaussée des routes.

Une vie fiévreuse animait cette cité aux proportions grandioses et que la foule des courtisans qui l'envahissait rendait cependant trop petite encore.

Au moment où le carabas allait atteindre la place d'Armes, il fut croisé dans sa course par un magnifique équipage tout étincelant de dorures et enlevé au grand trot de quatre superbes chevaux anglais dont la mode commençait si fort à se répandre.

Un homme de trente ans au plus, de physionomie agréable et fine et revêtu d'un costume ecclésiastique, occupait seul le carrosse princier.

"Peste, monsieur l'abbé! dit Tallien en riant et en s'adressant à Joachim, voici un de vos confrères qui me semble en meilleur équipage que nous autres.

—Ah! ah! fit Danton en se penchant pour admirer la voiture au passage, c'est M. Maurice de Talleyrand, abbé de Périgord, l'agent général du clergé près la cour et à la veille, dit-on, d'être nommé évêque d'Autun.

—L'abbé de Périgord! s'écria Joachim, mais c'est précisément chez lui que je vais.

—Alors, il y a grande chance pour que vous ne le rencontriez pas aujourd'hui, car il me fait l'effet de se diriger sur Paris.

—Alors, tant pis! fit le jeune abbé avec un geste de détermination énergique. Si je ne le trouve pas aujourd'hui, je déchire ma soutane. Aussi bien y a-t-il longtemps qu'elle me brûle les épaules.

—C'est ça! ajouta Augereau en riant. Quittez l'habit noir et prenez l'uniforme, car vous me paraissez diablement disposé à suivre plutôt le métier des armes que celui de rigide confesseur des péchés d'autrui. Enrôlez-vous dans le royal-infanterie, l'abbé! c'est un beau régiment et l'un des sergents recruteurs est de mes amis. Nous fêterons ensemble votre entrée dans la carrière de Mars.

—Foin de l'infanterie, monsieur! répondit Joachim. J'aime mieux la cavalerie.

—Eh bien! la cavalerie, soit! Que diriez-vous des chasseurs?

—J'en aime l'uniforme!

—Alors, en avant l'enrôlement!

—A propos, messieurs, dit Talma en s'adressant aux voyageurs ses compagnons, quelqu'un d'entre vous pourrait-il me donner un renseignement sur Versailles?

—Qu'est-ce que c'est? demanda Michel.

—On peut-on trouver dans cette ville bonne table sans trop délier la bourse?

—Bonne table? Parbleu! il en est une où le vin est bon et pas trop cher.

—C'est celle...?

—De la mère Lefèvre, la jolie femme de Lefèvre, le soldat aux gardes françaises, un brave garçon qui attend depuis douze ans les galons de caporal. Sa femme a la renommée des gibelottes.

—Et Mme Lefèvre demeure?

—Rue du Plessis, non loin de l'église et à côté du marché; mais si vous voulez y dîner, trouvez-vous ici, devant le château, à trois heures, Tallien et moi vous conduisons.

—Cela vous convient-il? demanda Talma à l'élève de l'école militaire.

Celui-ci fit un signe affirmatif.

—Alors, reprit le dentiste, ici à trois heures.

—Convenu! s'écria Michel. Et vous l'abbé?

—J'irai avec vous, messieurs.

—C'est cela! dit Augereau, nous achèverons de le former aux belles manières!"

Le carabas venait de s'arrêter et le cocher descendait de son siège pour ouvrir la portière.

Les voyageurs s'élançèrent à terre et chacun tirant son mouchoir de sa poche, commença à s'épousseter énergiquement des pieds à la tête, opération que rendait indispensable la poussière étalée en couches épaisses sur les habits, les chaussures et les chapeaux.

Seuls, le marquis et le vicomte ne se livrèrent pas à ce soin de leur toilette. A peine furent-ils sur le pavé, que jetant aux mains du cocher le prix de la course, ils s'éloignèrent rapidement.

Comme ils atteignaient l'angle de la rue de Maurepas, ils virent venir à eux un personnage de haute taille, vêtu d'un costume sévère et marchant le front baissé le long des maisons.

MM. de Renneville et d'Herbois s'arrêtèrent soudain. Le personnage à la démarche soucieuse passa pres d'eux sans les voir et continua sa route.

Après avoir fait quelques pas, il s'arrêta un moment sur le seuil d'une maison de belle apparence, sembla hésiter, puis prenant un parti décisif, il pénétra sous la voûte de la porte d'entrée.

Le vicomte et le marquis s'étaient retournés et avaient suivi attentivement des yeux le promeneur solitaire.

—M. de Nières! murmura le marquis.

—Chez qui donc va-t-il? dit M. de Renneville.

—Chez le lieutenant de police. Il est entré à l'hôtel Lenoir.

—Chez le lieutenant de police? Mon Dieu! irait-il donc lui apprendre encore quelque nouveau malheur?

Les deux jeunes gens se regardèrent avec une expression d'angoisse étonnante.

—S'il s'agissait de l'une d'elles!... fit le marquis en devenant horriblement pâle.

—Oh! cette crainte d'un événement fatal suspendu sur nous comme une épée de Damoclès, n'est pas plus longtemps supportable! il faut à tout prix sortir de cette situation.

—Alors il faut faire sur l'heure ce que nous avons résolu!

—Eh bien! agissons.

—Mais avant tout attendons le conseiller.

—Tu as raison.

Les deux jeunes gens s'arrêtèrent et demeurèrent immobiles à quelque distance de la maison dans laquelle était entré le conseiller.

Pendant ce temps leurs compagnons, les voyageurs du carabas, se dispersaient sur la place d'Armes.

Léonard partait comme une flèche dans la direction du château, se précipitant vers l'entrée des petits appartements. Talma, son ami, Michel, Tallien, Augereau et Joachim se séparèrent en se donnant rendez-vous à trois heures, au même lieu, pour aller dîner chez la mère Lefèvre, la femme du soldat aux gardes françaises, tandis que Danton, Fouché et Saint-Just se dirigeaient vers la demeure de Robespierre.

Marat, les mains dans ses poches, et Jean, son paquet sous son bras, furent les derniers à se mettre en route, l'un pour se rendre aux écuries du comte d'Artois, où il avait son logement, et l'autre vers les communs du palais, où il allait porter ses franges.

XIII.—Monsieur Lenoir.

La demeure officielle du lieutenant général de police était naturellement sise à Paris; mais l'obligation dans laquelle se trouvait ce magistrat de communiquer constamment avec la cour, et presque chaque matin avec le roi, ses attributions qui le mettaient en relation directe avec les ministres et les grands seigneurs, l'appelaient si fréquemment à Versailles, que tout en maintenant dans la capitale le siège de ses bureaux, il avait été contraint d'occuper un hôtel dans le lieu de résidence de la cour.

Au mois de juillet 1785, c'était encore M. Lenoir qui remplissait les fonctions de cette charge importante.

M. Lenoir n'était peut-être pas un grand magistrat, ni un administrateur de première force, mais c'était à coup sûr un homme laborieux, intelligent, actif, spirituel, et d'un sens droit et juste.

En 1774, il avait succédé à M. de Sartines, si célèbre par son esprit d'intrigue et son goût particulier pour les perruques, dont il possédait une collection extrêmement remarquable tant par le nombre que par la variété.

Les fonctions du lieutenant de police avaient, à cette époque, deux objets: recherches secrètes et la police municipale.

Les recherches secrètes avaient un grand rapport avec la police politique, mais elles s'étendaient à des investigations morales absolument étrangères à celle-ci.

D'une part, la passion de Louis XV pour le commérage, sa curiosité insatiable, son désir d'animer un peu son esprit blasé par la connaissance d'anecdotes scandaleuses, l'intérêt de ses ministres de le maintenir dans un monde de puérilités pour l'éloigner des choses sérieuses, en amusant le roi par des récits quotidiens, et en flattant sa manie étrange pour une tête couronnée, avaient conduit le lieutenant de police à s'immiscer peu à peu dans les affaires des particuliers, à espionner les familles, à glaner enfin les historiettes qu'il devait, le lendemain, placer dans son rapport, en fouillant dans l'intérieur de chacun et en découvrant les plaies sociales, des hontes secrètes, des malheurs même dont la narration servait de distraction au royal ennuyé.

D'une autre part, cette violation du plus sacré de droits des citoyens d'un pays était encore excitée par les mœurs plus que libres d'une cour avide d'immoralités. Les grands seigneurs mettaient à contribution les employés de la police pour faciliter leurs plaisirs particuliers.

Quant à la police municipale, elle s'occupait alors, comme aujourd'hui, de la sûreté, de la tranquillité et de la salubrité publique; mais cette seconde partie des attributions du magistrat était constamment sacrifiée à l'importance de la première, et les rapports conservés dans les archives le prouvent; la police de Louis XV et celle de Louis XVI était malheureusement beaucoup plus au courant des scandales de toutes sortes provoqués constamment, qu'elle ne s'attachait à poursuivre les crimes et à protéger les sujets du roi contre les vols commis chaque jour à leur préjudice.

C'est là ce qui explique l'existence extraordinaire pour nous des Cartouche, des Mandrin, des Poullailier, et autres célèbres du vol et de l'assassinat.

Outre ces deux attributions, les lieutenants de police en avaient d'autres qui leurs étaient déléguées sous le titre de commissions par des arrêts du conseil, et qui pouvaient s'étendre aussi loin que les circonstances l'exigeaient.

Nommé en 1774, destitué par Turgot en 1775, la disgrâce du ministre ramena, en 1776, M. Lenoir à la tête de la police du royaume, et, en 1785, nous le trouvons en plein exercice de ces fonctions.

L'hôtel que M. Lenoir occupait à Versailles n'était pas très vaste; mais bien proportionné et meublé d'une manière fort luxueuse, il pouvait constituer un séjour des plus agréables.

Cet hôtel n'étant pas la résidence officielle du magistrat, Mr Lenoir s'y reposait ordinairement des fatigues de l'administration, n'y donnant que fort peu d'audiences, et rien qu'aux personnages d'importance, et ne recevant là que ses agents les plus intelligents et chargés du service le plus délicat.

Aussi, au premier abord, rien ne sentait-il la police en pénétrant dans ce charmant réduit. Quelques valets en livrée sous le vestibule, de beaux équipages dans la cour. Aucune foule, aucun garde; à peine voyait-on de temps à autre un individu à mine rusé, à figure de fouine se glisser comme une couleuvre au milieu des habits galonnés et pénétrer dans l'intérieur du logis.

M. Lenoir n'était guère visible à Versailles que pour ses amis de la cour, c'est-à-dire pour les espions qu'il entretenait à grand frais dans le grand monde, enfants de bonne famille pour la plupart, et que la débauche avait conduits à la misère, et la misère au métier qu'ils avaient accepté.

Ce jour où commence notre récit et où nous avons accompagné de Paris à Versailles les voyageurs entassés dans le carabas, M. le lieutenant de police, en toilette élégante, était étendu sur une soyeuse ottomane garnissant tout un côté de muraille de son cabinet.

C'était quelques instants avant que la voiture publique n'atteignît l'entrée de la ville, une demi-heure donc environ avant que le vicomte de Renneville et le marquis d'Herbois n'eussent fait la rencontre du personnage si fort préoccupé, lequel se dirigeait, sans voir les deux officiers de marine, vers la demeure du lieutenant de police.

En face du magistrat et se tenant respectueusement debout, le chapeau à la main, était un homme de moyenne taille, de chétive apparence et dont il était impossible, au premier coup d'œil, de deviner l'âge même d'une manière approximative.

Costumé en homme de bonne compagnie, le visiteur du lieutenant de police se tenait dans une pose gracieuse, le coude appuyé sur le dossier d'un siège élevé, chiffonnant de la main son jabot de dentelle.